



BELÉN LÓPEZ PEIRÓ

**POURQUOI TU REVENAIS
TOUS LES ÉTÉS ?**



LE LIVRE

Une adolescente est abusée à plusieurs reprises par son oncle policier. Des années plus tard, elle décide de sortir du silence et de porter plainte, au risque de faire exploser sa famille. Ce livre est le récit de cette déflagration. Tour à tour, chacun s'adresse à la narratrice, l'accuse, la console, l'humilie, l'insulte, prend son parti, émet des doutes. Entre ces prises de parole, souvent violentes, se déploie la langue aride des actes judiciaires – dépôt de plainte, témoignages, expertises psychologiques.

À travers cette polyphonie dont la victime est le centre, un centre qui ne parle pas, ou presque, Belén López Peiró fait comprendre ce qu'il en coûte d'ouvrir la bouche quand on est une femme en Amérique latine. Car derrière tout agresseur se dresse un système qui perpétue l'impunité des coupables, jette l'opprobre sur les victimes et prétend défendre la paix des familles.

Un cri de rage, un coup de poing, aussi direct que cru, aussi bouleversant qu'efficace.

L'AUTRICE

Journaliste de formation, Belén López Peiró est née à Buenos Aires en 1992. Elle est membre du collectif Ni Una Menos, « Pas une de moins », qui lutte contre les violences faites aux femmes et les féminicides. *Pourquoi tu revenais tous les étés ?*, son premier livre, a fait l'effet d'une bombe dans la société argentine, en ouvrant très concrètement un espace de

parole aux femmes victimes de violences sexuelles, tout en remportant un immense succès critique et public.

LA TRADUCTRICE

Lise Belperron a officiellement étudié l'italien, le russe et la philosophie. Officieusement, et dans le désordre, l'espagnol, la musique et la littérature. Selon les saisons, elle est éditrice, traductrice, *sidewoman* pour chanteurs en devenir ou multi-instrumentiste pour spectacles vivants.

Pourquoi tu revenais tous les étés ?

Belén López Peiró

Pourquoi tu revenais tous les étés ?

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Lise Belperron



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© Belén López Peiró, 2018

All rights reserved

Titre de l'édition originale :

Por qué volvías cada verano

(Madreselva, Buenos Aires)

Illustration de couverture : © Gabriel Gay

Dépôt légal : septembre 2022

ISBN : 978-2-38361-127-1

PRÉFACE

Pour écrire, il faut écrire : l'inspiration qui vient en travaillant, c'est devenu un lieu commun. On pourrait croire, donc, qu'on progresse lentement, pas à pas, comme pour un entraînement de sport : aujourd'hui j'ai couru cent mètres, la semaine prochaine, cent dix, dans un mois je serai capable de courir trois cents mètres. Mais non, pour l'écriture, ça ne se passe pas comme ça. Il faut écrire cent dix aussi longtemps que nécessaire. Ça peut durer un mois ou un an. Et à un moment, sans qu'on sache pourquoi, ça arrive : on se retrouve à courir un mille mètres. Tous les outils qu'on a développés, les images qu'on a échafaudées, la fluidité de la langue, la musique singulière du texte : tout ce qu'on a cherché pendant des mois en vain ou presque, fait soudain son apparition. Moi j'appelle ça l'événement. Il n'a pas toujours lieu.

Pour Belén, il a bien eu lieu : elle a éprouvé le désir d'écrire, et comme c'est une personne qui prend ses désirs au sérieux, elle s'est mise au travail. Elle a cherché. Elle a insisté. Dans tous les sens, et de toutes les façons possibles. Elle a beaucoup lu. Elle a écrit sans arrêt. Et un jour, tout à coup, presque comme un tsunami, le saut quantique : le

point de vue inouï – ou plutôt les points de vue –, l'âpreté des voix, la brutalité de la langue. Et, au milieu, un silence presque total. L'événement : Belén était en train d'écrire un texte doté d'une force autonome. C'était arrivé. Le texte était là, il était venu à Belén, elle l'avait mis au monde. Il était vivant.

Belén avait passé beaucoup de temps à le chercher. Il a surgi quand sa décision d'écrire a croisé un appel des Grands-Mères de la place de Mai*, qui proposaient d'écrire des textes sur l'identité. De cette friction, le désir intérieur et une proposition extérieure, le feu a pris. Un grand feu. Quand Belén a lu ces premières pages, ç'a été un choc. À cause de ce qu'elle racontait, bien sûr. Mais aussi à cause de sa manière de le raconter. Comment lui était venue cette idée de multiplier les points de vue ? Comment avait-elle fait pour que surgisse ce silence au cœur du livre ? Dès les premières ébauches, on percevait la structure qu'elle était en train de tisser. Elle était impressionnante.

Il y avait d'autres questions, bien sûr. D'où lui venait tout ce courage, par exemple. Parce qu'on pourrait penser que dénoncer, c'est avoir un jour de courage. Mais on commettrait une grave erreur. C'est un courage qui se compte en années, des années à se soumettre aux questions, aux interrogatoires, aux expertises et multiples perversions de la justice – y compris la lenteur. C'est ce courage, sans doute, qui lui a donné la force d'écrire ce livre dur et beau. Et c'est en donnant forme à sa trouvaille, à sa première

* Association fondée en 1977, qui s'emploie à localiser et restituer à leurs familles d'origine les enfants volés de la dictature argentine. (N.d.T.)

intuition – mettre en scène tout le brouhaha, les voix qui accablent ceux qui osent dénoncer, et les font taire –, alors qu'elle se plongeait précisément dans ce monde-là, qu'elle a enfin réussi à s'en tirer. À l'instant où elle a mis le point final, Belén n'était plus une victime. C'était l'autrice d'un livre incroyable, qui était parvenue à laisser derrière elle, dans le passé, un abus. Et une bonne partie de la douleur qu'il lui avait causée. Au cours de ce processus d'écriture, il y a eu deux naissances : une écrivaine hors pair. Et une femme forte.

Je ne sais pas si au moment de l'événement Belén s'attendait à ce qui allait suivre. Je ne crois pas. *Pourquoi tu revenais tous les étés ?* n'a pas été simplement un événement dans le monde de la littérature. Il a représenté bien plus que cela, il s'est inscrit dans une grande lutte sociale. Une lutte historique. Ce qui supposait, ce qui suppose encore aujourd'hui, une volonté hors du commun. Des questions sans fin, encore et encore et encore, sur l'abus dont elle a été victime quand elle était adolescente. Auxquelles il faut répondre. À chaque fois. Endurer cette exigence. De la presse et des milliers, des millions de jeunes filles qui sont passées par là. Accepter, aussi, qu'on prête beaucoup moins d'attention que ce qu'elle mérite à ce qui constitue le travail de l'écrivain, le propre de la littérature, la forme.

Mais crois-moi, lectrice, lecteur : si ce livre te captive et t'éblouit, c'est parce que le travail formel est magnifique. En le lisant, garde bien ça à l'esprit. Pose-toi la question, comment a-t-elle fait pour représenter cet enfer, les voix des autres. Le discours aliéné de la justice, les opinions insensibles et sans cervelle de la foule. Comment a-t-elle fait ? Comment l'idée

lui est-elle venue ? Comment a-t-elle pu leur conférer une musique commune, leur donner une cohésion, un rythme, comme un battement de cœur bien vivant ?

Ce que tu vas lire est l'œuvre d'une écrivaine qui un jour a été victime d'un abus terrible. Mais ne t'y trompe pas. Ce n'est plus une victime. C'est une femme forte qui a décidé que sa vie passait par l'écriture. Une écrivaine incroyable.

Gabriela Cabezón Cámara

Alors, pourquoi tu revenais tous les étés ? Tu aimes souffrir ? Pourquoi tu ne restais pas chez toi ? Là-bas, à Buenos Aires, à crever de chaud. Ah. Non. Bien sûr que tu ne pouvais pas, il n’y avait personne pour s’occuper de toi. Raison de plus alors. Nous on t’aide, on t’offre une famille, et tu nous fais ce coup-là. Ce n’est pas qu’on t’aimait, on t’accueillait uniquement parce que ta mère nous offrait des cadeaux. Elle nous dénichait des robes, des voyages, des parfums. Tout ça en échange de te prendre avec nous ici. De t’emmener dîner, de te promener comme un chien. On t’a appris à faire le ménage, tu as cessé d’être la *porteña* empruntée qui ne savait pas faire son lit. Ni la vaisselle, tu la laissais toujours dans l’évier. Ici on t’a donné un balai-brosse, et tu t’es mise à balayer. On t’a donné des chiffons, un peu de détergent Blem, et tu t’es mise à frotter. D’abord les chambres, puis le salon, et en dernier la cuisine. Toujours dans cet ordre. Tu t’en souviens ? Une fois tu t’es même énervée parce qu’on avait préféré laisser ton sac dans la cour, pour éviter qu’il pollue l’intérieur. Ou parce qu’on avait jeté tes sandales puantes ou tes culottes pourries d’hormones. Comprends-moi,

dans cette maison on peut tout supporter, sauf la saleté. Et forcément, tu as dû accumuler pas mal de rancœur... mais nous sortir ça ? Non, je ne m'y attendais pas. Tu as toujours été jalouse de Florencia. Parce qu'elle avait plein d'amis, parce qu'elle pouvait aller danser et qu'elle avait des tas de fringues. Ah non, attends. Je sais pourquoi tu fais ça. Parce qu'elle, elle a une famille qui l'aime. Alors que toi, non.

FORMULAIRE DE DÉPÔT DE PLAINTE

Monsieur le juge :

I. OBJET.-

Je viens par la présente porter plainte pour la commission d'une infraction pénale passible de poursuites dont je suis la victime, en conséquence de quoi je sollicite l'intervention immédiate de la justice en vue de diligenter l'enquête pénale qui visera à éclaircir les faits et à déterminer l'identité de leur auteur.

(Cf. Art. 149 bis et suivants. Code de procédure pénale de la Nation)

II. AUTEUR DES FAITS.-

Sexe masculin. Profession : agent du ministère de la Sécurité de la province de Buenos Aires, commissaire, âgé de 47 ans, domicilié au n° 46 de la rue Belgrano, Santa Lucía, région de Buenos Aires.

III. LES FAITS.-

Je suis née à Buenos Aires le 24 février 1992, au sein d'une famille composée de ma mère, mon père et mon frère. J'ai actuellement 22 ans, je suis étudiante, et j'écris ce texte pour raconter ce que

j'ai vécu, subi et souffert dans mon adolescence et dans l'espoir d'obtenir justice. Mon oncle a abusé de moi sexuellement à plusieurs reprises entre mes 13 et mes 17 ans.

IV. QUALIFICATION LÉGALE.-

Conformément à la déposition, et sous réserve que l'enquête mette au jour d'autres faits délictuels, la conduite dénoncée est constitutive du délit d'«ABUS SEXUEL», en vertu de l'alinéa 119 du Code pénal argentin.

V. REQUÊTE.-

En conséquence des faits exposés ci-dessus, je demande :

1. L'enregistrement de la plainte et la tenue d'une audience en vue de sa recevabilité.
2. Le lancement d'une investigation pénale visant à éclaircir les faits et à identifier leurs auteurs.

DE GARDER À L'ESPRIT ET METTRE EN CONFORMITÉ -
AFIN QUE JUSTICE SOIT RENDUE.-

Il a sonné à la porte et je l'ai laissé entrer. Je savais qu'il allait venir, tôt ou tard. Il passait chez nous au moins une fois par mois, à chaque fois qu'il se rendait à La Plata. Il se servait de notre maison comme d'un garage, il venait retaper sa carrosserie et sa peinture, tremper son biscuit. J'étais comme un étalage de chair que le soleil décomposait en attendant sa prochaine visite.

Ma mère était partie tôt au travail. Elle prenait presque toujours le bus à midi, mais ce jour-là les bureaux de la revue fermaient plus tôt. Mon frère travaillait. J'étais donc seule, couchée dans mon lit une place, dans ma chambre aux murs roses, avec le pyjama d'été que ma marraine m'avait offert pour mes quinze ans : un short turquoise, moulant sur les hanches, et un débardeur noir, avec des papillons dansant sur ma poitrine.

Il est entré avec un grand sourire, en uniforme. J'avais déjà oublié ce que ça voulait dire de défaire ses lacets. Il a laissé son arme en haut du buffet de la salle à manger, où elle passait presque inaperçue, et il est allé se déshabiller dans la chambre de mon frère. Il voulait se doucher rapidement

avant de reprendre la route. Je suis retournée dans mon lit et j'ai fermé les yeux.

Le bruit de l'eau ruisselante m'exaspérait. Je l'imaginai à poil, en train de se frotter avec mon savon. Mais non. Soudain il a ouvert la porte de ma chambre, presque nu, avec un boxer jaune délavé. Il m'a demandé si je voulais des massages. « On pourrait utiliser la crème de ta daronne », m'a-t-il dit. J'ai répondu non, mais il ne m'a pas écoutée. Immédiatement après je l'avais sur le dos. Il avait retiré les draps sous lesquels j'étais planquée et avait remonté mon tee-shirt. Il a baissé mon short et ma culotte jusqu'aux genoux.

J'ai senti le premier frisson au moment où le gel est entré en contact avec ma peau. Je suis restée tétanisée. Mais ensuite j'ai tourné la tête vers la droite et je l'ai vue. J'ai vu sa bite dure. D'une main il me touchait le cul et de l'autre il se masturbait, lentement, ça n'en finissait pas. Pour toute réaction, j'ai essayé de me relever rapidement en posant les mains à côté de ma tête, mais de son autre bras il m'a plaquée sur le lit et là je ne pouvais plus voir ni respirer. Juste sentir ma bouche trembler et mes os craquer quand ses cent cinquante kilos de merde se sont jetés sur moi. Il m'étouffait.

La sonnette a retenti. Quelqu'un essayait d'entrer. J'avais oublié d'enlever les clés de la serrure. Il s'est relevé et a couru à la douche. L'eau continuait à couler et la sonnette retentissait de plus en plus fort. Je ne sais plus comment, mais je me suis relevée à genoux sur mon lit, j'ai remonté mon short et marché jusqu'à la porte. J'ai ouvert. C'était mon père qui rentrait déjeuner. Je l'ai serré

dans mes bras et je lui ai dit que je préférais dormir. Un moment je me suis rappelé qui j'étais, sans peur, qui j'avais été avant que le danger ne se referme sur moi comme un piège.

Et dites-moi, qu'est-ce qu'on ressent quand on se fait abuser ?

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*